



Quelques-uns ne purent résister à la tentation. — Page 278, col. 3.

— Lequel amènera-t-on ? demanda Labussière.
— Amenez-les tous deux, répondit la princesse ; seulement nous commencerons par le premier en date, par monsieur le gouverneur de Saint-Georges.

ALEXANDRE DUMAS

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

On ne saurait imaginer tout ce que cet écriteau me fit souffrir. Qu'on pût me voir ou non, je croyais toujours que quelqu'un me voyait. Il ne me servait de rien de me retourner et de ne trouver personne, puisque quelqu'un pouvait toujours survenir du côté où j'avais le dos tourné. Mes souffrances étaient encore aggravées par l'homme cruel à la jambe de bois. Il était autorisé à me faire subir ce tourment, et s'il me surprenait adossé à un arbre ou au mur, il me criait de sa voix formidable : « Holà eh ! Copperfield ; montrez votre écriteau ou je ferai mon rapport. »

Je fus, un matin, obligé de me promener dans la cour de récréation, traversée par tous les employés et les fournisseurs de l'établissement, afin que mon écriteau, lu par tous les domestiques, par le boucher, par le boulanger, les avertît tous qu'on devait prendre garde à moi. Je commençais à avoir peur de moi-même comme d'une espèce de petit sauvage qui mordait.

Il y avait, dans cette cour, une vieille porte sur laquelle les écoliers avaient coutume de sculpter leurs noms : elle était complètement couverte de ces inscriptions faites à la pointe du couteau. En lisant tous ces noms, je me demandais : « Comment celui-ci et celui-là apprendront-ils, à leur retour des vacances, qu'ils ont un nouveau camarade dont il faut se défier parce qu'il mord ? »

Un de ces noms, le plus souvent et le plus profondément gravé, était celui d'un certain J. Steerforth. « Ce doit être un grand garçon, me disais-je, qui lira mon écriteau avec emphase et me tirera les cheveux. » Un autre écolier s'appelait Tommy Traddles. « Ce Tommy-là, disais-je, me tournera en ridicule en prétendant être horriblement effrayé ; ce troisième, George Dimple, fera une chanson à mes dépens ; » enfin, la pension se composait de quarante-trois élèves, selon M. Mell. Il n'y avait pas un seul de ces quarante-trois élèves qui ne m'apparût à la lecture de son nom sur cette porte, et qui ne me huât en criant à sa manière : « Prenez garde à lui, il mord ! »

La même idée me poursuivait à côté de chaque pupitre et de chaque banc dans la salle d'étude, à côté de chaque couchette vide du dortoir, lorsque j'allais moi-même, le soir, me mettre au lit. Je me souviens d'avoir plusieurs nuits de suite rêvé de ma mère, quand ma mère n'aimait que moi ; puis je rêvais encore que je dînais chez la famille Peggoty ou que je voyageais sur l'impériale de la diligence, ou que j'admirais l'appétit de mon infortuné ami le garçon de l'auberge ; mais, tout à coup, ces divers personnages poussaient un cri de terreur en découvrant sur mon dos le fatal écriteau.

Dans la monotonie de ma vie, et avec l'appréhension continue de la réouverture des classes, c'était un insupportable supplice. J'avais, chaque jour, de longs exercices à faire avec M. Mell, et je m'en tirais assez bien, monsieur et miss Murdstone n'étant pas là. Mais, entre ces leçons, je me promenais sous la surveillance de l'homme à la jambe de bois. J'eus aussi le temps de graver dans ma mémoire toutes les particularités de cette grande maison, son atmosphère humide, certaines dalles verdâtres et effondrées de la cour, vieux réservoir à travers les crevasses duquel l'eau filtrait goutte à goutte, quelques arbres au tronc décoloré, qui semblaient avoir été plus trempés par la pluie et avoir moins reçu les rayons du soleil que les autres.

Nous dinions à une heure après-midi, M. Mell et moi, à l'entrée d'un long réfectoire rempli de tables de sapin et sentant l'odeur de la graisse. Après le dîner, venaient de nouvelles leçons jusqu'à l'heure où l'on servait le thé, que M. Mell buvait dans une tasse de porcelaine bleue, et moi dans une tasse d'étain. Tout le long de la journée, jusqu'à sept ou huit heures du soir, M. Mell, installé à son pupitre spécial de la salle d'étude, était incessamment occupé avec un registre, une règle et des feuilles volantes qu'il couvrait de chiffres et d'écritures. Je sus, plus tard, qu'il dressait ainsi les mémoires de chaque élève pour le dernier semestre expiré. Son labeur quotidien terminé, il prenait sa flûte et en jouait avec une telle ardeur qu'il me semblait qu'il finirait par y laisser son dernier souffle.

Je me revois moi-même assis dans les salles mal éclairées, le front sur une main, écoutant les plaintives mélodies de M. Mell ou repassant mes leçons du jour suivant. Je me revois là encore, songeant à la maison qui avait autrefois été ma maison, et à la plage de Yarmouth, me trouvant bien triste et bien seul. Je me revois traversant le double rang de couchettes du dortoir et m'asseyant sur le bord de la mienne pour pleurer, parce que Peggoty n'était pas là pour me consoler en me mettant au lit. Je me revois descendant, chaque matin, un long escalier, et regardant la cloche qui m'a réveillé. Je me répète que cette même cloche va bientôt réveiller aussi J. Steerforth et mes autres condisciples inconnus, — idée terrible qui ne le cède en terreur qu'à celle que me représente l'homme à la jambe de bois ouvrant sa grille rouillée au redouté M. Creakle. Je ne puis croire que je sois, en vérité, un bien dangereux caractère, mais je ne me dissimule pas que l'écriteau me dénoncera à tous.

M. Mell ne me parlait pas beaucoup, mais il ne me traitait jamais durement. Je suppose que nous nous tenions réciproquement compagnies sans nous parler. J'ai oublié de mentionner qu'il se parlait quelquefois à lui-même, faisant de gros